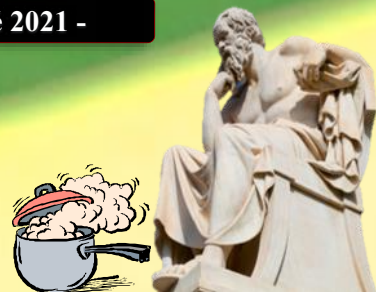




Critique de la faculté de manger *La philosophie, la cuisine et la mort*

Par Jean-Claude Castanié

Editions Académia
Collection : *Savoirs et saveurs*



La nourriture n'est pas digne du discours philosophique ; elle en abaisserait la pensée ! Par une phrase « choc » de ce type, **Jean-Claude Castanié** (professeur de philosophie dans des établissements publics depuis plus d'un demi-siècle) ouvre : **Critique de la faculté de manger : La philosophie, la cuisine et la mort**. Ce disciple d'Éric Weil et Pierre Bourdieu, des Maîtres en la matière, a étudié la philosophie à Lille.

L'ouvrage, savamment conçu et rédigé (13,5 x 21,5, 336 pages, broché 29,50 € ; numérique 23,99 €), ne développe pas une réflexion philosophique sur la cuisine, mais, à l'inverse, il pose une interrogation de la philosophie à partir de son *mépris*, mais aussi de son *impuissance* à connaître la valeur et le sens de la cuisine et du plaisir de manger. La philosophie les « ignore » souvent parce qu'elle *n'en veut rien savoir* ; elle les ignore aussi parce qu'elle *n'en peut rien savoir*. Comment ? Pourquoi ? Tout est passé en revue, expliqué, décortiqué, ... prêt à être dégusté.

L'opposition philosophie/cuisine trouve sa place dans la liste des « opposés » qui fonde l'ordre des hiérarchies, comme le haut valorisé (la tête, la pensée) et le bas dévalorisé (le ventre, la goinfrerie). Rien n'étant plus ordinaire que le fait de se nourrir pour ne pas mourir, le philosophe se tient à distance, séparé du monde des communs, des préoccupations de la vie quotidienne, afin de s'élever et se démarquer du « vulgaire ». Il n'a faim que de vérité et de savoir. « C'est la posture de la philosophie comme élévation qui est au principe de la dévalorisation du manger ». Dès l'origine, pour échapper à la condition commune, la philosophie antique manifeste un mépris envers la cuisine et le plaisir de manger, sur fond de posture d'aspiration à l'éternité (comme pour se rapprocher des dieux et accéder à l'immortalité), soit comme affirmation du pouvoir dans la réflexion (philosophie moderne). Une coupure entre le monde où l'on pense et celui des simples mortels où l'on mange. Éloignée du manger, la philosophie ne peut donc pas en dire grand chose. Choix de vie et souci de soi, êtres à part et supérieurs, à la figure de sage, apparaissent des personnages étranges et hors du commun aux pratiques ascétiques purificatrices. Leur régime alimentaire singulier (jeûne, végétarisme, ...) joue le rôle d'un marqueur d'identité, traçant la rupture avec la religion civique et les hommes ordinaires. Puisqu'il est dans l'état des divinités de ne pas se sustenter, moins on mange plus on s'en rapproche ; ce qui ouvre une autre voie que celle où errent les mortels dépourvus de savoir et à l'esprit de lourdeur asservi à la nourriture. Manger beaucoup, et surtout des viandes, c'est se priver de la faculté de raisonner.

En retrait du monde et des affaires, la philosophie comme forme de vie, les philosophes comme « hommes divins », vont perpétuer cette posture d'élévation et cette ambition dont on peut encore trouver l'écho aujourd'hui chez des philosophes qui conservent, en l'accentuant, ce culte de la hauteur, comme si la philosophie ne saurait exister « sans verticalité ». « C'est dans sa posture de rupture avec le quotidien, le journalier, l'ordinaire, que la philosophie se doit d'ignorer le sens et les valeurs du manger ». Faut-il rappeler que lors du fameux *Banquet de Platon*, Socrate arrive après le repas. Au

banquet philosophique (le *symposion*), on ne mange pas. On se réunit pour boire et partager des discours inspirés par le vin, moteur de la parole et de la pensée ; consommation compatible avec la recherche de la vérité - « *In vino veritas* » !

« La recherche du *plaisir de manger* est tout autant incompatible avec l'idéal philosophique de maîtrise de soi ». La peur de ce plaisir, qui renvoie à la féminité, tout comme la cuisine (même diététique ou gastronomique), tâche domestique servile, pourrait être perçue comme menace pour la virilité. Le plaisir (de l'esprit !) ne requiert, lui, que du pain (accompagné de quelques condiments simple et naturels pour le goût, tel le sel) et de l'eau pour assouvir la faim et la soif. Tout le contraire du plaisir de manger des hommes du commun à travers la pratique des repas cuisinés. C'est l'essence même de la cuisine, sa diversification, sa fonction, qui heurtent le philosophe. J. J. Rousseau perpétuera l'idéal d'un manger sans cuisine (et, dans une certaine mesure, J.-P. Sartre). Dans la continuité de la *philosophie antique*, le *christianisme*, soucieux d'une élévation vers Dieu qu'une nourriture du corps pourrait détourner, perpétuera la condamnation du plaisir de manger (jeûne calendaire articulé sur l'opposition du gras et du maigre ; péché de gourmandise).

Au déclin de l'une et de l'autre, succède à partir du XVIII^e siècle une nouvelle orientation de la pensée et figure du philosophe. Nouvelle manière de cuisiner, promotion du goût, nouvelle manière de penser, nouvelle manière de célébrer les plaisirs de la table, en tant que plaisirs de l'esprit. Malgré tout, subsiste chez les philosophes modernes cette même polarité, opposition, que dans l'antiquité. Les uns accordent une place au plaisir de manger dans leur système philosophique mais s'en tiennent éloignés dans leur vie, et les autres qui, le privilégiant dans leur vie, restent impuissants à en établir le sens et la valeur, dans leur pensée philosophiquement sommaire, ne disant rien ou si peu. Comme si cuisine et philosophie représentaient deux univers opposés. La cuisine œuvre à l'éphémère et manger ramène l'homme à sa condition de mortel ; la pensée philosophique porte, elle, son attention sur les réalités durables, la pensée pensante ne peut se penser mortelle.

L'intérêt de **Jean-Claude Castanié** pour la philosophie n'a jamais dominé chez lui l'intérêt permanent pour les plats cuisinés. Un renoncement à la posture de distinction et d'élévation qui reste encore souvent celle des philosophes. Un aboutissement à la sagesse !

Dans l'excellent et précieux ouvrage qui nous est présenté - **Critique de la faculté de manger - La philosophie, la cuisine et la mort** -, notre curiosité est piquée de mille manières et les occasions ne manquent pas non plus de méditations philosophiques.



Jean-Paul BRANLARD

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique - www.sjpp.fr
Assoc. Prof. des Chroniqueurs et Informateurs
de la Gastronomie et du Vin - www.apcig.fr

